

Marie-Jean Sauret

Université et garantie

Qu'est-ce que l'université ? Qu'est-ce qui s'y enseigne ? Qu'est-ce qui garantit ce qui s'y enseigne ? Lorsque j'ai *candidaté* à l'université il y a presque 25 ans, je pensais avant tout obtenir un poste de chercheur qui me permettrait un jour de préparer un cours fondamental directement lié à mes investigations. Ainsi je rêvais de me tenir à la frange du savoir, là où se constitue la science. C'était compter sans les aléas de la discipline choisie et sans l'évolution et de l'université et du champ social lui-même. Mon rêve était lié au fait que mon premier contact avec l'université concernait une discipline où l'exégèse occupait une place essentielle : le travail infini de réinterprétation constituait la promesse d'un gain sur le réel, quelque nom qu'on lui donne. C'est cette dimension de l'interprétation qui m'a amené à la psychologie *via* Paul Ricœur et son *essai d'herméneutique* en croyant que c'était là que la psychanalyse s'épanouissait. Paradoxe, cette espérance a été très vite démentie, mais l'université a bien été une vraie occasion de rencontre : Pierre Bruno avait réuni autour de lui une équipe qui travaillait les *Ecrits* et les *Séminaires*. Grâce à ce travail, nombre d'étudiants et de chercheurs ainsi rassemblés non seulement ont traversé les péripéties qui entouraient la dissolution de l'*Ecole freudienne de Paris* sans perdre le fil du discours analytique, mais ont engagé ou repris une cure.

1 – Une double garantie : le maître et le réel

En attendant le jour béni (qui n'arrive qu'à le construire !) où mes recherches assez avancées me permettraient d'enseigner tel que je le rêvais, je devais me consacrer aux fondamentaux de la discipline : enseigner les « bases », comme on dit, de la psychologie clinique, de la psychopathologie et de la psychanalyse. Il me semble que les universitaires, quelle que soit leur discipline de référence, ont eu la même expérience. L'intérêt pour l'enseignement est subordonné au lien qu'ils entretiennent avec le réel auquel leur recherche a à faire : soit ce qui sans arrêt refuse obstinément de se laisser plier au savoir. Et l'enseignement est l'occasion de s'expliquer avec les pionniers de la discipline, les maîtres, et avec l'impossible qui fonde leur champ de savoir. Ce n'est après tout que reconnaître sa propre inscription dans le discours universitaire : c'est-à-dire dans un véritable lien social s'il consiste bien en un mode de traitement de ce qui est irréductible au savoir, et cela même si l'impuissance y prend le pas sur l'impossible – j'y reviendrai plus loin.

De sorte que je pourrais répondre à la question de la garantie par ce rapport au réel propre à la science moderne et par le rapport à l'expérience du maître. A la différence de l'universitaire médiéval, l'universitaire de la fin du XX^{ème} siècle admet que le savoir n'est pas garanti par le maître mais par le rapport au réel avec lequel ce maître lui-même, qu'il le sache ou non, doit s'expliquer. Aux prises avec le réel, le savoir se renouvelle plus qu'il ne s'accumule et l'on peut d'ailleurs sans dommage effacer le nom du maître après consultation. En ce sens, il n'y a pas à diaboliser le discours de l'université : il est un des quatre liens sociaux formalisés par Lacan et constitutifs de sa théorie du lien social, laquelle suppose que la rencontre de l'intraitable dans l'un ou l'autre des discours soit l'occasion d'un changement de discours. Ce moment, où l'intraitable vient au poste de commande, est dit par Lacan émergence du

discours analytique, à chaque changement de discours. L'université ainsi conçue est un des lieux d'émergence possible du discours analytique, de changement de discours.

« Etait » un des lieux de changement de discours, parce que, depuis, la science moderne a changé de « nature » et, avec elle, le lien social lui-même. Sous les injonctions du capitalisme, la science s'est faite technique, moins axée sur le réel qui y objecte – nous dirions, moins science fondamentale – qu'intéressée par les retombées technologiques susceptibles d'être servies en prêt-à-consommer. Cette modification de la science contribue à la confusion entre l'objet cause du désir, que le sujet perd à parler, et l'objet substitut de la demande. C'est par là que la science contribue à fabriquer des individus : des sujets complétés au moins potentiellement de leurs plus-de-jouir en kit. Il y va bien sûr d'une tromperie qui promet au sujet de récupérer son être de jouissance dans les objets du marché : soit de prendre des vessies pour des lanternes. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle Lacan appelle ces objets *lathouses* (équivoquant entre *lethé*, l'oubli, *léthal*, *latence*, et *ousia*, l'être, et sans doute déjà empiétant sur *aletheia*, la vérité, dont il tire l'*aléthosphère* pour désigner le milieu imbibé de science dans lequel nous baignons).

2 – La fin du discours universitaire ?

L'incroyable, c'est que le contenu de l'enseignement universitaire se décompose lui-même en *lathouses*, réparties en unités de valeurs et autres modules : les pièces d'un jeu de *Lego* du savoir. A nouveau le savoir s'accumule. L'étudiant est évalué non par son rapport à la logique d'un discours disciplinaire qu'il maîtriserait plus ou moins, mais par le nombre d'unités de valeur qu'il pèse ou pour la figure terminale que son jeu de *Lego* (les modules acquis) lui a permis de construire. Et lui-même finit par croire qu'à la fin de ses études il pèsera suffisamment pour être reconnu par l'énoncé de son seul poids (le nom de son diplôme ou de son Ecole) qui garantirait non seulement sa technicité, son savoir faire, mais son être !

Quelles en sont les conséquences ? Elles sont diverses.

a/ D'abord une « secondarisation » de l'enseignement universitaire : disparition des cours fondamentaux au profit de segments d'enseignements ; on enseigne comme si le savoir était fini et comme s'il s'agissait de permettre à l'étudiant, en quelques années, d'acquérir le contenu exhaustif d'une discipline définie ; cette secondarisation s'accompagne d'une démultiplication des contrôles de connaissances, de l'abandon de la recherche fondamentale au profit de la recherche appliquée sans s'apercevoir que la fin de la première condamne à terme la seconde.

b/ Ce mouvement vers un savoir *lathouse* implique la fin de la garantie universitaire par le réel et par le maître, et son remplacement par des critères basement pragmatiques de rentabilité ; la disparition du maître, du sujet d'une énonciation capable à l'occasion de mobiliser le dire qui bouleverse le savoir, a comme corrélat un développement phénoménal de « petits maîtres », ce dont témoignent les listes bibliographiques, qui dans certaines thèses atteignent le tiers ou la moitié de l'ouvrage. Ces listes sont susceptibles de garantir la validité des énoncés de la thèse elle-même qui est légitimée à se présenter comme inédite parce que l'auteur « prouve » avoir tout lu. De ce point de vue les banques de données accessibles par internet ont à la fois simplifié les recherches d'ouvrages et donné à celles-ci leur allure délirante. Il n'est plus sûr que les auteurs puissent répondre qu'ils ont effectivement tout lu, ainsi que Lacan l'oppose à son jury de thèse. Les carrières ne s'évaluent d'ailleurs plus par le

résultat de la recherche mais par le nombre de publications écrites et par le nombre de mentions de ses propres travaux par les collègues.

Aux Etats-Unis, dans certaines disciplines, les enseignants délaissent leurs étudiants pour se consacrer à la recherche de supports éditoriaux – pas forcément lus mais référencés dans des banques de données plus ou moins prestigieuses – et à l'organisation de véritables réseaux de collègues susceptibles de « s'entre-citer » et de stratégies pour retenir l'attention.

Un bon scandale du type Benveniste (encore que l'issue française aura été autre cette fois) à propos de la mémoire de l'eau, ou du type Sokkal avec le piège pour confondre les adeptes des *french studies* (des « structuralistes français »), provoquent une recrudescence de mentions dans les médias spécialisés qui permettront ensuite de revendiquer promotions et crédits à partir de l'écho quantitatif dûment mesuré de son propre nom.

c/ Plus grave, la technicisation des savoirs entraîne une dévalorisation du travail intellectuel. S'accentue ce dont Lacan lui-même se plaignait, l'accusation d'*intellectualisme* dès qu'il est fait appel plus que de moyenne à la démonstration, au raisonnement, à la logique. Il existe une véritable antinomie entre l'université et l'école d'un côté, et, de l'autre, ce que d'aucuns appellent la société « télécommande ». Pourquoi tant d'efforts intellectuels s'il suffit d'appuyer sur un bouton pour obtenir ce qui me manque ou que mon caprice veut ? Ce discrédit se manifeste dans les discours tenus à l'université elle-même, selon lesquels les étudiants doivent apprendre à se vendre, c'est-à-dire se traiter eux-mêmes comme des objets : de toute façon il vaut mieux quelqu'un d'efficace formé sur le « tas » qu'une tête « inutilement bien pleine ». N'assiste-t-on pas, d'ailleurs, à l'efflorescence de génies des nouvelles technologies, capables aussi bien de paralyser des entreprises multinationales, de pirater la Maison Blanche, d'inventer des virus, de créer de nouveaux programmes... et de bâtir déjà des entreprises lucratives à un âge qui nous ferait croire que la génération des surdoués chers à une certaine psychologie est enfin arrivée ? (Evidemment, le cinéma, la littérature, la peinture, sont les grands perdants de ce « nouveau monde »...)

d/ Un des aspects de la dévalorisation du savoir, conséquence de la perte du rapport au réel, est la promotion du caractère relatif de la science sur un mode qui pose comme équivalents la science, le mythe, la religion et aussi bien la psychanalyse et l'hypnose ! La montée des obscurantismes en découle logiquement.

e/ Sans doute faudrait-il une analyse plus fine pour rendre compte des conséquences cliniques pour les sujets : ainsi du fait que le suicide est, en France, la première cause de mortalité des adolescents et des jeunes adultes (ceux qui fréquentent l'école et l'université, ceux qui quittent l'université pour le monde du travail), et qu'il est encore parmi les premières causes de mortalité dans les pays dits développés. Difficile de ne pas penser que la conception du savoir, la promesse non tenue d'être, la dévalorisation corrélative du travail intellectuel y sont pour quelque chose. Notre clinique pourrait infirmer ou confirmer ce point.

Ces quelques remarques suggèrent que le savoir et l'université évoluent de concert sous la pression de ce que Lacan appelle le discours capitaliste. Sans doute, cette évolution est-elle lisible dans le destin de chaque discipline ou secteur scientifique : par exemple dans les théories psychologiques du sujet étrangement compatibles avec l'idéologie capitaliste et libérale (voir l'évaluation du sujet en termes de quotient intellectuel – QI – ou d'âge mental, c'est-à-dire en termes d'aptitude ou non à l'accumulation du savoir ; voir les théories de *l'addiction* comme maladies de l'accumulation)...

Et sans doute ne faut-il pas s'étonner de la violence à l'école : ne dénonçons pas les facteurs sociologiques et économiques qui créent des conditions de frustrations et de privations

réellement explosives ; mais le savoir est dévalorisé comme moyen de jouissance – de celle perdue à parler, qui suppose la castration –, mais aussi comme moyen de parvenir à des fins alors que la technique promet, elle, de les atteindre. Dès lors, c'est la dimension du lien social qui se défait. Et le lycéen voire l'étudiant finissent par croire que l'accumulation du savoir ne trouvera sa juste récompense... que dans les jeux télévisés !

L'université ne semble pas encore connaître de violence du type de celle qui enflamme les écoles. Ce qui est une preuve soit de sa plus grande résistance au capitalisme, soit déjà du succès de son assimilation ! Sans doute les deux aspects (protestation et allégeance) sont présents. Plusieurs faits ne manquent pas d'inquiéter. La violence manifestée (ou redoutée) lors des bizutages des grandes écoles, inquiète parents et pouvoirs publics. Une guerre balkanique a éclaté entre les sous-disciplines qui composent certaines U.F.R. de sciences humaines, une tension sourde s'est substituée à la révolte larvée coutumière de leurs étudiants. Je souhaite me tromper, mais n'est-ce pas là le signe annonciateur d'un autre type de violence ? Ce qui semble d'une part conforter l'idée d'une corrélation entre violence et conception technique du savoir et, d'autre part, obliger à se demander si relativement à certaines disciplines comme la psychologie, le discours universitaire ne menace pas de se dissoudre dans le discours capitaliste.

3 – Discours analytique, discours universitaire : un même sort

L'université restera-t-elle, redeviendra-t-elle – et à quelle condition – un des lieux de résistance contre la résorption des quatre discours dans le discours capitaliste ? Ce dernier, nous le savons, ne change plus puisqu'il ignore l'altérité du fait de la traiter par la forclusion. Pour que l'université soit à la hauteur du discours du même nom, il serait nécessaire que de véritables enseignements y restaurent le rapport au réel dont se sont assurés quelques maîtres. Ces enseignements, ainsi que Lacan le note, ont la structure d'un acte – Colette Soler¹ l'a rappelé à Rio. C'est sans doute pourquoi l'enseignement de la psychanalyse à l'université reste controversé et ne passe pas à la moulinette des savoirs.

Il est assez drôle, mais finalement conforme à la théorie lacanienne des discours, que la preuve du discours universitaire soit fournie du fait qu'un enseignement se référant à la psychanalyse y demeure possible ! C'est à nuancer : il ne suffit pas d'énoncer des concepts de psychanalyse pour être dans le discours analytique. Sans cela nous n'aurions jamais quitté l'AMP. Et sans doute tout enseignement dans lequel le sujet est mis au travail par le réel qui cause le désir de l'enseignant ne va pas sans une émergence du discours analytique.

Cette thèse est à souligner au moment même où, dans l'université (essentiellement en psychologie et en psychiatrie), des voix (y compris de psychanalystes plutôt *ipéistes*) s'élèvent pour tenter d'en chasser la psychanalyse à l'aide d'un argument à double face : sur un versant, la psychanalyse échapperait aux canons de la production du savoir scientifique et ne serait pas digne d'y figurer parce que le transfert contamine ce qui se déroule entre l'analyste et son patient ; sur un autre versant, ce qui se déroule là serait partiellement indicible et interdirait à quiconque de parler de la cure s'il n'est pas psychanalyste « patenté ». Chercheur psychologue ou psychiatre « à la ville » (l'université), psychanalyste « au champ »

¹Lors du colloque international sur « Psychanalyse et Université » organisé dans son université par Antonio Quinet, professeur de psychanalyse à l'université Estado de Sa à Rio de Janeiro, en décembre 1998. Je suis très redevable aux exposés de Pierre Bruno, Gabriel Lombardi, Antonio Quinet, Colette Soler (et les autres) lors de ce colloque au point que je ne suis pas toujours capable d'attribuer à chacun ce qui lui revient ; j'inclurai dans ces lignes une part de ma propre intervention ; je reprendrai également, en l'adaptant, la préface que j'ai écrite pour Marie-France Delfour, *Inceste et langage : l'agir hors la loi*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp.11-21.

(le secret de son cabinet), telle serait la nouvelle forme de la division du travail. Evidemment cette attitude qui revient à confisquer le discours analytique, à en priver le champ social, interdit aux analysants de bénéficier de l'exigence de rigueur que la science impose à tous les discours.

Qui dira assez le risque de voir cette réserve couvrir les pratiques les plus obscures sous l'argument qu'il n'y a pas à rendre compte de ses actes devant des « inconnus », que l'on s'expliquera entre pairs – hors rapport à la science ? Faut-il rappeler quelques-uns des faits qui entachent l'histoire de la psychanalyse² ? Mais après tout, si l'université ne permet plus au psychanalyste de rendre des comptes, peut-être reste-t-il les écoles de psychanalyse et la passe ? Justement, nous serions terrifiés si, du côté lacanien, le seul lieu d'explication était réduit à ce que laissait présager le destin de l'expérience de la passe au moment où nous avons dû l'abandonner avec l'AMP.

Ecarter ces arguments fallacieux contre l'enseignement de la psychanalyse à l'université ne constitue pas un argument favorable : il reste vrai que la psychanalyse ne se transmet pas par la voie universitaire. J'oserai une formule plus brutale : elle ne se transmet pas du tout. Elle doit être réinventée dans chaque cure. Cette conclusion semble disqualifier plus radicalement encore l'enseignement universitaire de la psychanalyse.

A y regarder de plus près, la nécessaire réinvention de la psychanalyse implique pourtant que, dans un « second » temps, le psychanalyste s'expose sur les conditions de cette réinvention. Certes, le dispositif privilégié de cette explication, celui qui permet à l'acte analytique de rater de la bonne façon, demeure la *passe* – localisée dans l'Ecole. Il est attendu de l'AE et plus largement des psychanalystes, qu'ils travaillent les problèmes cruciaux de la psychanalyse à partir de ce que la passe leur a appris, certes, mais qu'ils mettent leur démonstration à la disposition du champ social : qu'ils s'adressent au-delà des limites de leur propre association, je le répéterai. Une association a beau être « internationale » ou « mondiale », elle reste fermée si elle ne parle pas à celui qui est dehors.

L'université est un des endroits d'élaboration et de transmission où le psychanalyste va au devant de ses contemporains. Il arrive alors que l'étudiant cherche à éprouver la rigueur de la logique qui lui est proposée jusqu'à tenter de refaire certains calculs pour son compte, jusqu'à s'efforcer de tirer quelques implications dans d'autres domaines du savoir ou tout simplement du raisonnement. C'est par là que l'université a chance d'être un des lieux de rencontre non seulement des signifiants de la psychanalyse mais du discours analytique. Par là, le discours universitaire a chance de s'assurer du discours analytique – mais la réciproque est vraie !

4 - La psychanalyse, un vaccin à l'université

Un mot de l'expérience concrète d'enseignement à l'université de Toulouse 2 le Mirail. Avec quelques collègues de notre champ, nous enseignons dans trois cadres différents :

a) dans la formation initiale des psychologues (en psychopathologie et en clinique essentiellement).

²Cf. Geoffroy Cocks, *La psychothérapie sous le IIIème Reich, L'Institut Göring*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, 445 pages ; cf. encore Helena Besserman Vianna, *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture : n'en parlez à personne...*, préface et lettre ouverte de René Major, Paris, L'Harmattan, collection Psychanalyse et civilisation, 1997, 299 pages (à propos de la complicité avec la dictature et les pratiques d'un responsable de la section brésilienne de l'Association internationale de psychanalyse). On pourrait également s'intéresser aux scissions qui ont jalonné le mouvement psychanalytique (notamment celle secondaire au choix d'une association française d'acheter sa reconnaissance par l'Association Internationale de Psychanalyse en échange de l'exclusion de Jacques Lacan). Sans parler du fonctionnement de telle organisation de psychanalyse à prétention planétaire : culte de la personnalité du leader, censures, exclusions, sanctions administratives, mensonges, manipulation du transfert, diffamations, népotisme, *nomenclature*, etc. n'ont rien à envier aux pratiques de certains gouvernements totalitaires.

b) dans un secteur de formation permanente spécialement créé – à l’initiative de Pierre Bruno – sous l’intitulé de *la Découverte freudienne*, et fréquenté par des psychanalystes, des personnels des secteurs sanitaires et sociaux, des enseignants, des juristes, etc. . Ce service est doté d’un diplôme universitaire de troisième cycle .

c) au sein d’une équipe de recherches aujourd’hui appelée « équipe de recherches cliniques en psychanalyse et psychologie », héritière du groupe que Pierre Bruno avait réuni il y a trente ans.

Il faudrait distinguer les interventions dans le cursus préétabli des psychologues et les cours et séminaires où nous sommes plus libres de nous situer au seul niveau de la psychanalyse. Dans tous les cas, nous aimons penser qu’un enseignement étayé sur le discours analytique, *au moins* « déstabilise » le discours universitaire, créant les conditions de l’invention ainsi que tout enseignement digne de ce nom et quelle que soit la discipline de référence. Cela signifie, je le répète, qu’user des mots de la psychanalyse ne suffit pas à prouver qu’ils constituent un véritable enseignement ou qu’ils se situent dans le discours analytique ! *Au plus*, un tel enseignement « vaccine » les étudiants contre le danger de la psychologisation (l’oubli du sujet de la parole et sa réduction à un objet).

Mais comment sait-on qu’un « vaccin » a pris ? Qu’est-ce qui « garantit » la réussite ? Il faut ici une vérification au un par un. Cette vérification est fournie par le « oui » ou le « non » qui témoigne d’un engagement du sujet. C’est pourquoi, pour répéter une évidence, cette présence à l’université est inconcevable sans l’existence, à côté, de la cure psychanalytique (que vaudrait un enseignement de la psychanalyse si celle-ci avait disparu comme pratique ?), mais aussi d’associations de psychanalyse. Si elles ne se valent pas toutes, elles répondent chacune à cette nécessité logique.

Cependant il n’est pas sûr (c’est un euphémisme) que l’université pousse spontanément l’étudiant à s’orienter entre les théories qui lui sont présentées, à choisir sa « partenaire³ », à s’engager. J’en donne un signe côté étudiant : le sujet peut choisir de rester célibataire (plutôt ne pas savoir que de trancher entre les doctrines) ou pratiquer la polygamie (ici, cela donne l’éclectisme).

5 - L’enseignant, l’enseignement et le discours universitaire

Cette présentation démontre la nécessité de distinguer d’une part, le discours universitaire, antipathique au discours analytique, d’autre part, l’enseignement (comme acte, comme contenu, comme style), et, enfin, l’enseignant. Nous pouvons rassembler quelques-uns des éléments avancés jusqu’ici :

a) A la question « qui est l’enseignant ? », Lacan a répondu qu’il se trouve « où est l’\$ » (le sujet) en tout discours, mais prévenant : « ce qui n’implique pas qu’il y en ait toujours dans l’\$ »⁴. C’est donc une condition *nécessaire* mais non *suffisante* qu’il précise par ailleurs quand il déclare enseigner comme *analysant* ou comme *passant* : c’est-à-dire, à partir d’une limite du savoir, voire de la limite irréductible du savoir. Cette remarque est à rapprocher d’une part de la fonction du *sujet supposé savoir*, à l’œuvre dans chaque cure, et, d’autre part, de ce devoir qui impose aux psychanalystes de s’expliquer sur leur pratique. Plus radicalement, on se souvient de l’exigence de Jacques Lacan à l’égard de sa première création institutionnelle, *l’Ecole freudienne de Paris* : qu’elle mette les résultats de son travail, notamment de la passe,

³Le mot est de Gabriel Lombardi, professeur de Psychologie à l’Université de Buenos Aires, lors du colloque international sur « Psychanalyse et Université », organisée dans son université par Antonio Quinet, professeur de psychanalyse, à l’université de Sa à Rio de Janeiro, en décembre 1998.

⁴ Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, p.394.

à la disposition de qui veut savoir – y compris des associations, celle dont il avait dû démissionner comme celle qui l'avait exclu précédemment. Nous savons pourtant que la transmission ne s'effectue pas dans le discours universitaire – en tout cas pas sans que le psychanalyste – le psychanalysant ? – y rajoute cette touche plus haut qualifiée de réinvention.

b) A la question « qu'est-ce qu'un enseignement ? », la formulation du 19 juin 1968 ouvre également une piste : « Est-ce que vous avez jamais aperçu, interroge Lacan, que ce qui fait qu'un enseignement a une prise, c'est peut-être que, justement, dans une certaine façon de le redistribuer, il s'inscrit dans son dessin, dans son tracé, dans sa structure, *quelque chose qui n'est pas immédiatement dit* mais que c'est ça qui est entendu ? » (souligné par moi). Enseigner à partir de ce qui résiste au savoir ne vise pas explicitement, comme dans la science, à livrer un savoir gagné sur le réel : il s'agit de transmettre « quelque chose » de ce qui objecte au savoir, donc qui confine au réel.

c) Restons un instant sur le discours universitaire⁵. Le discours universitaire se soutient de la conviction qu'il existerait un maître qui commande au langage et au savoir, un maître difficilement contestable, puisque dissimulé sous le savoir lui-même (S2/S1) : la question est d'ailleurs moins de déclarer cette conviction fautive, puisque le discours est bâti justement pour en assurer la vérité, que de voir dans quelle mesure ce discours est susceptible d'être contré forcément par un autre qui en dénoncerait de fait la limite. Le sujet est produit dans le discours universitaire comme effet de la jouissance liée à l'exercice du savoir : « formaté » (Pierre Bruno) par la jouissance, il est accouché comme celui qui a envie d'apprendre plus que comme « étudiant » réellement (il est plus fier des ouvrages exposés dans sa bibliothèque que de ceux qu'il a réellement lus un crayon à la main).

Enfin, le discours universitaire occulte l'impossibilité qui supporte le lien social sous une impuissance : *impuissance à soutenir comme vrai un énoncé maître* ; l'examen inventé avec la scolastique médiévale est d'ailleurs là pour en dissuader l'étudiant ! Peut-être existe-t-il une exception avec la *thèse* qui clôt traditionnellement les études ? En tout cas Pierre Bruno corrige Freud avec Lacan : l'impuissance n'est pas impuissance à gouverner les hommes mais impuissance à gouverner le savoir inconscient. L'hypothèse de l'inconscient affirme en effet *l'existence d'un dire sans savoir qui le dit*.

Faire parler l'inconscient tient donc de l'*oracle*. Et sans doute – c'est encore une remarque de Pierre Bruno – si Lacan ne retient que sa seule signature dans *Scilicet* c'est qu'il entend marquer que le maître ne gouverne pas au savoir. Loin de capituler (comme un auteur) devant cette limite, Lacan l'indexe de son nom : laissant chance à d'autres d'y situer leur invention propre, leur capacité à... faire parler l'oracle, moins l'embarras de leur nom ! Sans doute est-ce pour cela que Lacan, toujours dans sa conférence du 19 juin 1968, après avoir indiqué que la science avait contribué à localiser la prophétie dans l'Autre, s'interroge : « Il s'agit de savoir où peut encore, au niveau du sujet, résider quelque chose qui serait de l'ordre de la prophétie », c'est-à-dire quelque chose qui démontrerait que la pente au (et du) discours universitaire a été contrée. De même que Lacan a promu la « contre-analyse » faudrait-il évoquer un « contre-enseignement » au discours universitaire ? Peut-il être autre chose que le discours analytique ? Il me semble que Colette Soler a également évoqué ce point lors du colloque de Rio sur l'université.

⁵Je paraphrase pour les deux paragraphes qui suivent une conférence (inédite) de Pierre Bruno lors de la journée internationale sur « Psychanalyse et université » organisée par Antonio Quinet à Rio.

6 - L'attaque des psychanalystes contre l'université

Concluons sur la critique émanant de psychanalystes eux-mêmes contre la psychanalyse à l'université. Que vise-t-elle ? Plus précisément, quelle est la signification de l'agression de l'AMP contre l'université (souvenez-vous des interventions du D.G. à Barcelone 1998) ? Je ne crois plus qu'il s'agisse de s'en prendre à un lieu de rencontre des signifiants de la psychanalyse qui amène tel où tel à entreprendre une cure quelquefois justement chez l'un de ses détracteurs. Je ne crois pas non plus que soit porté atteinte à « l'intérêt de la psychanalyse pour de nombreuses disciplines » – intérêt que la première prend aux secondes ou intérêt que ces dernières portent à la première – ainsi que Freud lui-même l'a souligné. Je ne la crois pas davantage circonstancielle, c'est-à-dire seulement dirigée contre les universitaires aujourd'hui présents dans les forums, ou dictée par l'intention millérienne avouée de créer une université privée à partir des sections cliniques et du Champ freudien, en cours de réalisation ici ou là.

Et si ces psychanalystes s'étaient eux-mêmes laissés contaminer par l'idée d'un savoir qu'ils dispenseraient dans leurs institutions sur le modèle général, c'est-à-dire homogène à ce vers quoi tend la science dans le lien social capitaliste ? Car si l'AMP critique l'université, elle ne répugne pas à y intervenir. S'il est juste d'affirmer que sa nouvelle organisation du savoir est plus conforme à « l'esprit du capitalisme », il est donc prévisible qu'elle connaîtra des succès « de masse » à l'instar de ceux déjà obtenus par elle dans les médias. Quant à la dite organisation du savoir, elle a été largement décrite : une doctrine officielle, imposée par un (P.)D.G., une multinationale du concept, une Ecole transformée en séance de psychanalyse généralisée et publique par l'intermédiaire des « conversations », bien sûr un seul psychanalyste, un seul lecteur de Lacan, un seul interprète, un seul transfert légitime, une communauté au service de la pensée unique et de sa commercialisation, la passe transformée en instrument de contrôle aux fins de la sélection (plus ou moins réussie) de candidats serviteurs de la doctrine officielle et agents du pouvoir...⁶

Cette double entreprise – contre une *certaine présence* de la psychanalyse à l'université et pour *un enseignement officiel* – est le strict corrélat de l'échec de la passe à l'AMP, lié à la mise sous tutelle du point, à construire par chacun, où l'Autre ne répond pas, point dont se soutient chaque énonciation. La chasse au « pompage », l'élimination de quelques-uns qui tenaient sinon un enseignement (à l'Ecole ou ailleurs) du moins une position éthique, le discrédit jeté sur certains AE, ces faits ne sont que la marque du retour dans le réel des énonciations forcloses au sein de l'AMP. A tout prendre, je préfère les listes bibliographiques des thèses universitaires : un semblant de débat y est au moins maintenu entre des conceptions doctrinales, ce qui tend à prouver que le discours universitaire n'est pas tout à fait moribond. Lors de la crise de l'AMP (mais s'est-elle éteinte avec notre départ ?), ceux qui présentifiaient le retour dans le réel de la possibilité d'énonciations forcloses par la théorie de l'Un, ceux-là incarnaient du même coup et à leur corps défendant l'Autre, l'étranger, à chasser de la communauté : « Bye ! Bye ! ». Cette solution ne relève pas du traitement de l'altérité par un autre lien social que capitaliste.

Tout se passe comme si les « boucs émissaires » garantissaient par leur exclusion les frontières de l'AMP. parce que la garantie donnée par la vérification, au cas par cas, qu'il n'y a pas de garantie, est forclosée.

Est-il clair, dans ce contexte, que l'attaque contre l'université constitue une attaque contre la psychanalyse elle-même ?

a) Soit la critique tend à débarrasser le champ social du discours universitaire : il y va d'une position antinomique avec la théorie des discours. Forclore un discours revient *de facto* à

⁶J'avais écrit ces lignes avant de lire l'analyse que Geneviève Morel a donné sous le titre « Le transfert de masse : un nouveau concept pour la psychanalyse ? », liste électronique des réseaux des forums, le 15 février 2000.

rejeter une doctrine vérifiée à son terme logique par la formalisation du discours analytique, lequel trouve lui-même confirmation qu'il n'est pas un délire... avec la passe ! Certes, nous rejoignons une remarque antérieure : la nécessité de l'Ecole « à côté » de l'université, et du discours universitaire « à côté » du discours analytique.

b) Soit la critique viserait le fait que la théorie des quatre discours ne rend plus compte du lien social contemporain. A dire vrai, cette critique a été amorcée par Lacan lui-même qui a « bricolé » le discours capitaliste comme un discours qui, tournant rond, rompt la bascule toujours possible d'un discours dans un autre, bascule dont il nous a appris qu'elle était solidaire de l'émergence de l'inconscient, de l'amour et du discours analytique lui-même. Ce discours capitaliste réussit à arrêter la bascule parce que justement il promet au sujet la restitution de la jouissance perdue à parler quand les autres discours se soutiennent de l'exclusion de ladite jouissance : le discours capitaliste promeut l'individu, solidaire de l'exclusion du sexuel (*Télévision*) et de la forclusion de la castration (« Le savoir du psychanalyste »). Cf. le mathème qu'en propose Pierre Bruno à partir du S deux fois barré du dollar : une fois pour la castration, une fois pour raturer la castration !

C'est pourquoi le discours analytique est une sortie du capitalisme : il réintroduit la considération de la castration au un par un (c'est ce un par un qui compte, pas celui du contrôle individuel.). Cela devrait signifier qu'il restaure également la possibilité des autres discours.

7 – Alors, la garantie à l'Université ?

Rappelons que la garantie, dans le champ de la psychanalyse, est accordée à celui qui sait d'expérience, et qui le démontre, qu'il n'y a pas de garantie : puisque c'est ce point, constitué de ce qu'il est comme objection au savoir, qui conditionne la réinvention de la psychanalyse... et le renouvellement de tout savoir. Au moment où Laure Thibaudau m'a sollicité pour *link*, je n'entrevois pas aussi nettement l'enjeu de la question de l'université pour la psychanalyse. Le problème de la garantie à l'université rejoint en effet celui de la garantie à l'école : la disparition de la garantie (du fait de l'échec programmé de la passe à l'AMP, par exemple) ne permet pas de vérifier si la psychanalyse n'est pas un délire ; peut-être même tend-elle au délire du fait de cet effacement de ce que nous écrivons A-barré.

Certes, il n'y a pas de garantie du savoir dispensée par l'université ailleurs que dans la restauration ou le maintien de son rapport au réel. Mais il faut en distinguer la garantie, du discours universitaire lui-même. Elle est fournie par l'existence du discours analytique, puisqu'il ne saurait exister hors la possibilité des trois autres discours. Mais du coup, la disparition d'un des trois discours – le discours universitaire en l'occurrence – ne signifie-t-il pas la fin des trois autres : et donc de la psychanalyse elle-même ?

Du coup, le discours universitaire retrouve sa valeur et ses vertus comme l'un des quatre discours. Sans doute il faut prendre au sérieux sa pente, solidaire de son impuissance « consubstantielle » à se dissoudre dans le discours capitaliste, telle qu'évoquée plus avant. Ne vaut-il pas la peine de travailler à maintenir l'université comme l'un des lieux de résistance au discours capitaliste ? De s'appliquer à contrer le discours universitaire (ce qui suppose de contribuer à son existence), pour que s'effectue le quart de tour qui donne toujours sa chance à la psychanalyse et à un lien social « mieux habitable » par chacun ? Car après tout, pour quelle autre raison y consacrer nos efforts ?